

Marius Jauffret

# LE PAIN AU KETCHUP

Éditions Anne Carrière

Du même auteur

*Le Fumoir*, éditions Anne Carrière, 2020

ISBN : 978-2-3808-2229-8

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2022

[www.anne-carriere.fr](http://www.anne-carriere.fr)

*À Vladislav*



En février 2014, je me suis rendu en Ukraine. À Kiev, il régnait une atmosphère insurrectionnelle et funèbre. On manifestait sur le Maïdan pour intégrer l'Union européenne et on pleurait les héros morts sous les balles de la police spéciale du président Viktor Ianoukovitch, en fuite à Moscou. Son successeur, Petro Porochenko, n'avait pas encore été élu. Volodymyr Zelensky était un acteur-producteur populaire de la télévision nationale.

Au chaos politique s'ajoutaient les difficultés de l'armée ukrainienne à contenir les séparatistes pro-Russes qui déstabilisaient la région du Donbass à l'est, tandis que la Crimée était en voie d'annexion par la Russie.

Je suis retourné à Kiev en février 2018. On faisait la queue au McDonald's. Sous une publicité 4 × 3 Apple, un DJ mixait de l'électro. Ils étaient loin, les morts du Maïdan. Les Ukrainiens étaient à nouveau libres. Insouciantes. En 2018, à Kiev, on vivait en paix.

Ça n'a pas duré.



Dernière cigarette sur le balcon d'où je domine la place Maïdan. Un nuage enfle dans le ciel rose. Là-bas, sur la route, une barricade s'élève. Panneaux publicitaires, pneus, palettes de bois, déchets, sacs de sable enchevêtrés, lardés de fil de fer. Le terrain vague grouille de militaires et de civils. Ils fument assis autour de poêles de fortune. À perte de vue, il y a les mêmes types, les mêmes tentes, le même monde planté dans la boue.

La police antiémeute de Viktor Ianoukovitch a massacré ici une centaine d'Ukrainiens. De ce champ de bataille, il ne reste que des bâtiments aux façades calcinées, des trottoirs dépavés, jonchés de fleurs fanées, des types en treillis qui patrouillent, des prêtres suivis de cortèges, de cercueils et de cierges fumants à la mémoire des anges. Les héros baptisés par le sang. Sur leur tombe, on vend des fanions, des porte-clefs aux couleurs jaune et bleu du drapeau ukrainien, des douilles de kalach pour qui voudrait un souvenir de la révolution.

Mes bagages sont prêts. Grâce à Irène, je vais pouvoir me tirer d'ici. Dans la poche arrière de mon jean, j'ai glissé un papier plié en quatre avec le numéro de réservation du prochain vol pour Paris.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Rien mangé depuis deux jours. Je m'allonge sur le canapé, terrassé par la fatigue et l'angoisse. Il me faut quitter Kiev plus tôt que prévu. Les Ukrainiens me préparent de nouveaux emmerdements. Tout peut arriver. L'idée d'être bloqué dans ce bled me rend fou. Je n'ai plus d'argent, plus de passeport. Vladislav m'a mis en garde: «J'ai entendu dire qu'ils vont revenir chez le Français pour l'ordinateur, et le reste...»

J'en ai la certitude, je vais mourir ici.



Paris. Je me réveille au son du marteau-piqueur en bas de la rue. Une odeur de tabac froid mêlée à celle des cuisines voisines flotte dans la pièce. Les mégots débordent du cendrier. Un paquet de pâtes éventré gît sur le sol. La télévision passe en boucle les images de la révolution ukrainienne.

Mon mal de crâne reprend de plus belle.

Je saute de mon lit. Je vois les draps tachés de sang, les pansements poisseux sur mon front et mon menton dans la glace. Les points de suture sont encore sensibles. Une douleur au coccyx me fait hurler quand je m'étire. La journée promet d'être pire que les précédentes. Mon portable se met à vibrer entre les deux plaques de cuisson.

— Je suis en bas. Tu m'ouvres?

Je n'ai envie de voir personne. Certainement pas Irène! Quelle est cette manie d'arriver chez les gens sans prévenir! Le téléphone vibre encore et je suis soulagé que l'immeuble ne soit pas doté d'un digicode. J'enfile mon peignoir troué par les mégots brûlants tombés les soirs de beuverie solitaire.

J'ai vingt-trois ans. Je suis bipolaire. Handicap invisible. Mes semblables peuvent bien se plaindre, monter des associations, se réunir en cercles de parole, moi, je n'évoque

jamais ma pathologie. En phase *down*, je suis noyé dans la mélancolie. En phase *up*, j'enchaîne les nuits blanches. Je dépense sans compter, sillonne Paris en taxi, paie des tournées dans les bars, achète des roses aux Pakistanais et offre des cubis de vin aux clochards. Ma libido s'affole, j'écume les sites de rencontre, me masturbe pendant des heures. Il me faut un litre de whisky pour atténuer l'emprise de ces deux moi qui pourrissent mon existence.

Mon CV ne serait pas complet si je ne mentionnais pas la mort de mes parents, il y a cinq ans, dans un carambolage sur l'autoroute A6. Les cercueils étaient-ils en pin ou en chêne massif? À combien se montaient les frais de notaire? Rien, je ne me souviens de rien. Le chagrin aussi a été effacé par le deuil accompli, l'aigreur a pris le pas sur la tristesse et nourrit ma détestation d'un monde qui ne m'a pas gâté.

Je suis une enclume enracinée devant ma chaîne d'infos en continu. Je dors avec ma télécommande. Je ne sors que pour m'accrocher au comptoir du *Saint-Germain*, le bar PMU du quartier.

J'avale un Valium avec une gorgée de whisky. Une demi-heure plus tard, je suis apaisé. Je fume dans mon clapier. Ça me fait plaisir de jaunir les murs. Ma propriétaire m'avait prévenu: c'est un appartement non-fumeurs. Un appartement, ça? Une chambre de bonne avec un canapé-lit et une table en contreplaqué. À côté de l'évier, une douche insalubre. Je me penche à la fenêtre. Je reconnais les habitués du *Saint-Germain* qui entrent dans le bar. Je fais partie de ce club de pauvres mecs. Il n'est pas un jour où je n'aille là-dedans pour me soûler bien comme il faut.

Mais pas aujourd'hui.

La télévision montre les manifestants qui tombent sous les balles place Maïdan. Des pavés contre les snipers. Aujourd'hui, des projets de grandeur enflent dans mon cerveau. Aujourd'hui, j'ai besoin d'action. Je me sens l'âme d'un révolutionnaire. Ma place est là-bas, avec eux, à Kiev. Je prends une feuille, le coin d'une facture EDF. Je note : *Si vous trouvez ce papier, c'est que je ne serai plus de ce monde. Je n'aurai rien raté. Et je ne paierai plus de loyer, ce qui m'arrange au plus haut point!*

Il est l'heure de passer aux choses sérieuses : je sors la bouteille d'Eristoff du frigo et me verse un grand verre, que je complète avec du Schweppes. Je me ressers. Encore et encore.

J'envoie un message à mon dealer. Je sniffe des autoroutes devant BFMTV. Les Berkout brisent des tibias avec leur matraque. Des groupes d'insurgés veulent faire reculer la police antiémeute. Ils tentent une percée mais sont vite repoussés à coups de gaz lacrymogènes. Ils balancent des cocktails Molotov qui traversent la nuit comme des fusées, dans une mélodie triste et entêtante. On entend le bruit blanc des flammes qui s'échappent des voitures en contrebas du palais présidentiel. Des silhouettes émergent des rideaux de fumée. Elles avancent, reculent. Les boucliers en métal s'entrechoquent.

Je fais corps avec les manifestants. La guerre agit comme des électrochocs : je la sens prête à anéantir ma bipolarité, ma dépression et mes angoisses. Le syndrome de stress post-traumatique atomisera ma pathologie. Je serai un homme nouveau, reconnecté avec le monde extérieur, que je trouverai à nouveau supportable, par comparaison. J'aurai un travail à mon retour. Je le garderai plus de six mois pour

la première fois. Et les derniers euros hérités de mes parents feront des petits.

Cette guerre est mon salut.

Je fais des allers-retours entre ma chambre et les w.-c. du palier d'un pas compulsif. Je ne peux plus rester là, bordel! Il faut partir! Partir vite! Partir tout de suite! Partir pour écrire mon odyssee!

Je consulte la page Wikipédia consacrée à l'Ukraine. Je m'inscris au groupe Facebook, Les Amis de l'Ukraine libre. Une dernière trace et trois Stilnox puis je me jette sur mon lit. Mon cœur rebondit sur le matelas. Le marteau-piqueur creuse mon crâne.

Hier soir, j'étais avec Tristan. On le surnomme la Taupe, à cause de ses lunettes aux verres épais. Il les choisit extravagantes, rose fuchsia ou vert pomme. Il aime faire le pitre, il se cogne aux gens en s'écriant joyeusement : « Laissez passer l'bigleux ! » Il a déjà plusieurs tentatives de suicide à son actif.

Une dizaine de filles dansaient dans le salon. J'ai mis un serre-tête rose avec des oreilles de lapin qui traînait sur le canapé. Les mecs massacraient les joueurs de foot qui n'avaient pas fait le boulot pour qualifier leur club en Ligue des champions, avant de s'exciter sur les promesses de leurs écoles de commerce.

— Avec mon bac plus cinq, je commencerai à 30 K par an.

Avec ton bac plus cinq, tu iras grossir les rangs des chômeurs, je me disais. Il n'y avait rien à sauver. Le whisky était exécrable. Un Label 5 comme j'en achetais en bas de chez moi. J'ai fini mon verre, vérifié la présence de mon paquet de clopes dans la poche de mon pantalon orange. Je l'avais sorti du panier de linge sale en espérant attirer les regards. Un regard, après tout, c'est toujours une marque d'intérêt.

J'ai commencé à me sentir mal.

J'ai plongé deux doigts dans ma bouche. J'ai gerbé par la fenêtre. Un filet de vomi s'est accroché aux motifs en fer forgé de la rambarde. Je regardais mon œuvre avec une certaine satisfaction. Dans la cour, un voisin a ouvert sa fenêtre. Il a crié un truc incompréhensible.

Ensuite, c'est flou. Je me souviens d'avoir poursuivi une blonde qui s'était enfermée dans les chiottes. Lorsqu'elle en est sortie, je l'ai aspergée de champagne. Je lui ai foutu une main au cul. Son mec est arrivé par-derrière, il m'a cogné, s'est emparé de la bouteille et l'a explosée sur mon crâne.

— Pauvre taré! il a hurlé.

J'ai claqué la porte en gueulant des insanités.

Je saignais en descendant l'escalier. J'ai croisé une fille que je ne connaissais pas. Elle m'a conduit aux urgences de la Salpêtrière. Ça a pris du temps, mais on m'a recousu. Elle a disparu sans que je puisse la remercier.

Arrivé dans ma piaule, j'ai été pris de l'envie frénétique de cramer les cinq cigarettes qu'il me restait. Je pensais à ma propriétaire en me disant : Fais-la chier jusqu'au bout cette salope, tu parviendras peut-être à la tuer ! Alors je fume, je crache d'allègres bouffées qui se disloquent en champignons de fumée au contact des murs.

Il est déjà midi. Le soleil chauffe mes paupières gonflées. Puisque je ne peux pas assassiner la propriétaire, puisque je ne suis pas sortable, une bière s'impose.